

Léo Ferré: « Mourir pour la liberté, ça n'a pas de sens! »

Il sera au Déjazet, du 28 octobre au 16 novembre, pour un récital sur « les poètes de la liberté ». Léo Ferré, qu'Anne Andreu a rencontré à Avignon, n'a pas changé: éternellement sensible, résolument révolté, forcément anarchiste, et terriblement épris de... liberté!

C'est le dernier géant de la chanson française... Avec sa gueule d'anar, la neige blanche de ses cheveux et sa voix unique, inchangée malgré le temps, il apparaît sur scène comme une légende vivante. Et lorsqu'il commence à chanter, très pâle sous les projecteurs, l'émotion nous emporte dans « ces paradis que l'on dit d'artifice... »

A 70 ans, Léo Ferré n'a pas d'âge parce qu'il a déjà basculé dans l'immortalité. Il reste cet immense provocateur qui a bouleversé trois générations, un artiste de variétés qui a consacré sa vie à orchestrer des délires et « fixer des vertiges ». Ferré vit loin du monde mais il était venu pour deux soirs à Avignon avant de repartir avec Marie faire les vendanges dans son village de Toscane. Il a accepté de chanter au Déjazet, Théâtre libertaire parisien, par solidarité avec les anarchistes et pour reprendre son dialogue inachevé avec les poètes (28 octobre au 16 novembre). Sans Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Apollinaire et les autres, il y a longtemps que Ferré serait mort. « Baudelaire, quand tu me manques, je te mets en musique », dit-il et cela donne les plus belles chansons du monde. Il ne faut pas rater cette chance de rencontrer le grand Ferré encore une fois. Peut-être la dernière...

L'ÉVÉNEMENT DU JEUDI : Ce récital consacré aux poètes, est-ce une manière pour vous de vous éloigner du réel, une forme de désengagement ?

LÉO FERRÉ : Peut-être, mais c'est inconscient. Je ne le fais pas exprès. J'ai toujours chanté les poètes. Et puis, engagé, on l'est forcément. L'artiste est engagé dans son époque. Sinon, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, l'art ?

Mais vous avez été plus engagé que d'autres ?

— Ça s'est trouvé comme ça. C'était naturel que je dise les choses que je ressentais profondément puisque j'avais la facilité de pouvoir les transmettre.

Pour vous, l'art n'a jamais été séparé de la révolte ?

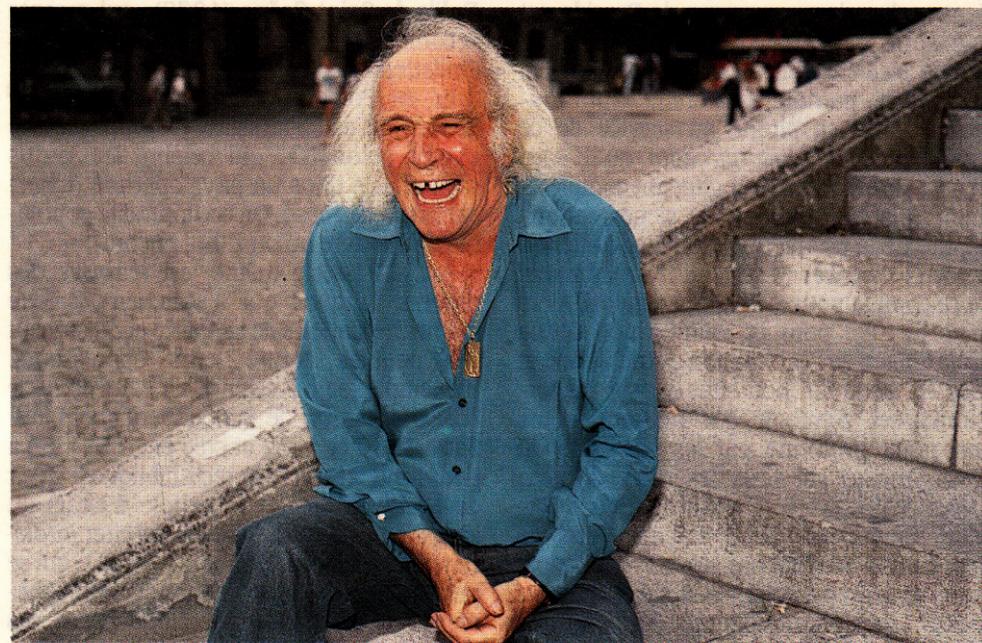


PHOTO ANNE ASSOULINE

— Non, je ne crois pas. La création, c'est un combat qui se livre à armes inégales. Beethoven a dit: « Je n'écris pas la musique que je voudrais écrire, j'écris la musique dont j'ai besoin pour manger... » Ces gens-là, comment faisaient-ils pour créer? Ils ne pouvaient survivre qu'en se vendant aux seigneurs du temps. Beethoven, vous savez, on lui lançait des pierres dans la rue. On ne se rend pas compte. Moi, j'aime beaucoup Beethoven, mais il y en a d'autres, qui sont venus après, aussi importants que lui. Debussy, il a foutu l'opéra en l'air le jour où il a mis *Pelléas et Mélisande* en musique. Il a tout changé et plus tard Alban Berg... Comment voulez-vous écrire un opéra aujourd'hui ?

Ces questions de forme musicale, ça vous préoccupe ?

— C'est toute ma vie... Un jour, c'était en 1953, j'ai écrit *la Chanson du mal aimé*. Je suis allé voir le directeur de Radio Monte-Carlo, il faisait partie du prix Guillaume-Apollinaire et je lui ai demandé s'il pouvait monter mon opéra avec l'Orchestre de la radio. Il a appelé le secrétaire du comité, un vieillard gâteux. Alors j'ai demandé: « Qu'est-ce que le comité? —

Mais le comité, Monsieur, c'est la musique... ». Alors, j'ai compris que c'était foutu. Je me suis levé et je leur ai dit: « Au revoir, je vais retrouver Apollinaire qui m'attend en bas. Il a préféré ne pas monter... » Ça fait plaisir vous savez de pouvoir balancer des phrases comme ça.

Vous aimez vous adresser directement à Baudelaire ou à Apollinaire, comme s'ils vivaient à côté de vous ?

— Oui, parce que je les aime et surtout je les plains beaucoup. Ils ont eu une vie abominable. Heureusement qu'à l'époque il n'existait pas des réglementations pour propager la culture. Parce qu'on ne les appellerait pas des poètes. On les appellerait des ACI (auteurs, compositeurs, interprètes). Ils l'ont échappé belle...

Et vous, on vous appelle comment ?

— On m'appelle « variétés »... Mais c'est juste. Parce qu'en définitive, si je n'étais pas chanteur, je ne serais rien. Si je n'ai pas ma voix, ce n'est plus la peine que j'écrive. Parce que pour se faire admettre dans le monde de la musique c'est terrible. Les concours, les

magouilles. Se mettre à genoux devant Boulez, vous imaginez ce que c'est. Parce que Boulez, il n'a pas de génie. Berg, il avait du génie, ou Bartók, mais pas Boulez.

Au fond, ce que vous détestez le plus, ce sont les institutions ?

— Oui, les décideurs, sous toutes les formes, parce que ceux qui dirigent sont des minables. Un jour, il y a longtemps, je voulais créer un orchestre de jeunes musiciens et je suis allé voir le sous-directeur de la Musique au ministère. Eh bien! ce monsieur-là, qui décidait du sort des musiciens, il ne savait pas lire la musique. C'est grave, vous savez... Et à la télé... Mme Marie-France Brière qui n'a pas été capable de programmer le dernier récital que j'ai fait avec les chansons de Caussimon avant sa mort... Tellement les choses ont traîné. Les fausses promesses, les engagements pas tenus... C'est moche...

Est-ce que vous avez souffert dans votre vie de votre réputation de grande gueule ?

— Oui, oui, terriblement. Il n'y a que des malentendus autour de moi. Moi, je dis les choses à haute voix mais je n'ai jamais été moche avec personne. Jamais. Il y a des gens qui répètent des tas d'horreurs sur moi et qui ne m'ont jamais vu. Prévert, il a cessé d'être mon ami simplement parce qu'on a dû lui dire du mal de moi. Ça m'embête beaucoup. Je suis extrêmement sensible. C'est pas difficile de me faire pleurer.

Quelle serait votre définition de la liberté ?

— La liberté, c'est pas un mot qui revient souvent dans mes chansons, comme l'amour ou la mort. La liberté, c'est la liberté de respirer, d'aller voir une fille qui me plaît, et si je lui plais, on reste ensemble ou on se quitte... « On va griller une cigarette, l'amour ça s'prend et puis ça s'jette »... C'est ça, la liberté. C'est la détresse permanente qui se transforme en bonheur...

Est-ce qu'il vous arrive de mettre dans l'idée de liberté un contenu politique ?

— Mourir pour la liberté, ça n'a pas de sens. Les gens qui ont fait cela dans l'Histoire sont des gens qui avaient un courage fantastique, mais ça ne sert absolument à rien.

Pourquoi, en 1986, vous chantez toujours *L'Affiche rouge* ?

— Je la rechante aujourd'hui parce que c'est une histoire extraordinaire mais j'ai refusé de la chanter au moment de l'affaire du film sur Manouchian interdit à la télé. J'ai toujours une angoisse à l'idée de récupérer l'actualité à mon profit. C'est pourquoi, en 1968, j'ai refusé de vendre *la Cause du peuple* avec Sartre dans la rue. Sartre, il pouvait le faire, mais moi, le soir, je chantais à Bobino et j'aurais eu l'air de me faire de la pub sur le dos de la révolution.

Pourtant, en 1968, vous avez été une sorte de porte-drapeau pour la jeunesse ?

— Malgré moi... Bien sûr ça m'a fait plaisir qu'on se rencontre. Le 10 mai je chantais pour les anarchistes à la Mutualité et le soir il y avait une manif avec les drapeaux rouges et

L'amour reste incompris. Je voudrais parler aux gens de l'amour. On s'en fout des guerres et des héros.

les drapeaux noirs. C'était formidable, mais je n'aurais pas pu supporter d'aller faire le zouave dans la rue. Je suis anar, mais seul. Je ne peux pas militer parce que si je milite, je me heurte aux problèmes du pouvoir.

Mais qu'est-ce que vous mettez sous votre étiquette d'anarchiste ?

— C'est la négation de toute autorité d'où qu'elle vienne. Mais je vis dans mon coin tranquille, en disant ce que j'ai envie de dire à ma femme et à mes enfants. Je ne fais pas de prosélytisme. Je suis comme Stirner, le grand anarchiste qui a écrit *l'Unique et sa Propriété*... Lis ça, c'est formidable. Marx s'est bagarré contre Stirner. J'en ai parlé à des étudiants en Allemagne qui m'interviewaient. Ils n'en avaient jamais entendu parler. Ça me paraît fou.

Est-ce que les gouvernements de gauche sont pour vous synonymes de davantage de liberté ?

— C'est tout de même sous la Révolution française qu'on appliquait la fameuse loi Le Chapelier. Interdit de se réunir à trois dans la rue. On pouvait parler que dans les lieux autorisés et en présence des surintendants, Danton et les autres... Alors, la gauche, la droite. Bien sûr aujourd'hui, il y a des mecs à droite qui me rendent malades. Mais ça ne m'intéresse pas vraiment, la politique.

« L'Araignée géomètre et superbe »

■ Vingt-cinq ans après un premier volume de Charles Estienne consacré — dans la même collection — au prince des soleils noirs, Françoise Travelet dépoussière certaines mythologies qui commençaient à prendre de la bedaine et porte un regard neuf sur Monsieur Léo. De la malédiction à l'enchantement, un long requiem parfois saupoudré de psittacisme nous entraîne dans l'errance crépusculaire. Les mains enchaînées au piano, l'échine lasse, la voix se brise soudain, en symbiose du naufrage et de la ferveur. Elle renaît plus loin, fustigeant dans une vaste logorrhée jubilatoire des millénaires de conneries grandioses et de moralités abjectes. L'émotion fait des grumeaux aux mezzanines. Rimbaud et Ravel ont la gorge serrée. Qui a dit que le vieil albatros avait les ailes rognées ? P.D.

Léo Ferré, de Françoise Travelet, « Poètes d'aujourd'hui », Seghers. A paraître en novembre.

Vous n'avez pas voté en 1981 ?

— J'ai jamais voté. Si, une fois en 1945 pour un copain à Beausoleil pour lui faire plaisir.

Mais est-ce qu'il n'y a pas un homme politique qui vous touche ?

— J'ai bien aimé Jaurès, mais il a été assassiné. Les hommes politiques, ils se battent pour le pouvoir et le pouvoir, ça me fait dégueuler.

Est-ce que vous croyez à un progrès de la civilisation ?

— Oui, sur un plan culturel. Il y a des idées qui sont accessibles à tous et qui n'étaient comprises avant que par une élite. Mais l'amour reste incompris. Je voudrais parler aux gens de l'amour et je leur ferais beaucoup de bien. On s'en fout des guerres et des héros. L'important, c'est le changement dans les mœurs, dans ce qu'il y a de plus intime dans la vie de chacun. Les gens s'aiment plus facilement qu'avant, mais c'est pas encore gagné.

Est-ce que vous avez eu plus de facilité, sous la gauche, pour faire jouer votre musique ?

— Non, j'ai été voir Lang un jour. Pas pour moi, pour qu'il sauve du désastre un ami qui est prof d'orgue et de piano dans un conservatoire. Il a été très aimable. C'est tout.

Et pour vous, vous n'avez rien demandé ?

— Comment ça? C'est plutôt à lui de me demander. Vous ne trouvez pas ?

Ça vous arrive souvent de chanter pour les anarchistes ?

— Oui, très souvent, pour les aider. C'est pourquoi je chante au Déjazet.

Ça fait avancer les choses le mouvement anarchiste aujourd'hui ?

— Vous croyez que je fais avancer les choses en écrivant ce que j'écris. Peut-être, mais on ne le saura jamais...

Est-ce qu'il vous arrive de vous produire dans des concerts organisés par un parti ?

— Oui, je me souviens d'un concert organisé par les Jeunesses communistes dans l'Essonne en 1978. Il y avait un orchestre. C'était fantastique.

Et vous le referiez aujourd'hui ?

— Je ne chanterai pas à la Fête de l'Humanité. Mais un concert organisé par un ami, peut-être... Mais à ce moment-là je ne chante pas pour les communistes, je chante pour un copain. En 1947, j'ai appartenu au PCF. Cinq minutes, pas plus. J'avais un copain, un musicien qui s'appelle Philippe Gérard qui était au Parti. Un jour, j'accepte d'aller avec lui pour prendre la carte. Le secrétaire de la cellule, c'était un maçon. Un bon maçon, mais pour le reste... Il me donne une carte avec le timbre. Il commence à parler, il dit des choses énormes... Mon copain lève le doigt. J'aime pas beaucoup qu'on lève le doigt, ça me rappelle l'école. Le type lui dit: « Tout à l'heure, camarade... » Alors, je me suis levé et j'ai dit: « Moi, c'est tout de suite. » Et je suis sorti...

Propos recueillis par Anne ANDREU